

Jean-Pierre Poussou
& Isabelle Robin-Romero (dir.)

Histoire des familles de la démographie et des comportements

en hommage à Jean-Pierre Bardet

Préface de Pierre Chaunu, membre de l'Institut

ISBN : 979-10-231-2607-5



PUPS

Articles en versions numériques (PDF) :

Jean-Pierre Poussou & Isabelle Robin-Romero (dir.) · Histoire des familles, de la démographie et des comportements. En hommage à Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2579-5	II Vincent Gourdon · La mobilisation symbolique de la parenté à travers le témoignage au mariage civil : Samoisi-sur-Seine (Seine-et-Marne) au XIX ^e siècle	979-10-231-2613-6
Pierre Chauau · Pour Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2580-1	II Cyril Grange · La photo de l'éclipse de 1912 – Itinéraires croisés de trois familles de la bourgeoisie juive parisienne : les Hadamard, les Bruhl et les Zadoc-Kahn	979-10-231-2614-3
Christian Philip · Jean-Pierre Bardet et l'administration de l'enseignement supérieur et de la recherche	979-10-231-2581-8	II Maurice Gresset · L'hérédité dans les familles parlementaires comtoises, XVI ^e -XVII ^e siècles et les baux à custodinos, XVIII ^e siècle	979-10-231-2615-0
Jean-Pierre Poussou · Notre collègue et ami : Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2582-5	II Muriel Jeorger · L'école de l'Hôpital des Enfants malades sous la Monarchie de Juillet	979-10-231-2616-7
Fabrice Boudjaaba & Marion Trevisi · Jean-Pierre Bardet, directeur de thèse	979-10-231-2583-2	II Christiane Klapisch-Zuber · Écritures privées et démographie chez les marchands et notaires de Florence et Bologne, XV ^e siècle	979-10-231-2617-4
Cyril Grange & Jacques Renard · Les enquêtes de démographie historique de Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2584-9	II Jean-Marc Moriceau · Les enfants dévorés par les loups dans la France moderne (1590-1820)	979-10-231-2618-1
Jean-Pierre Bardet, Curriculum Vitæ	979-10-231-2585-6	II Alfred Perrenoud · « Tous parents ou presque », endogamie, parenté et alliances dans un village alpin : Sarreyer	979-10-231-2619-8
I Gérard Béaur · Trop de stratégie ? Transmission, démographie et migration dans la Normandie rurale du début du XIX ^e siècle (Bayeux, Domfront, Douvres, Livarot)	979-10-231-2586-3	II Jean-Pierre Poussou · L'histoire méconnue d'un couple royal : Louis XVI et Marie-Antoinette	979-10-231-2620-4
I Alain Bideau, Guy Brunet · Les jumeaux : étude historique et démographique à partir d'un exemple régional (XVII ^e -XIX ^e siècles)	979-10-231-2587-0	II Katia de Queiros Mattoso · Familles et systèmes de parenté à Salvador de Bahia (Brésil) au XIX ^e siècle	979-10-231-2621-1
I Dominique Bourel · Johann Peter Süssmilch et la naissance de la démographie en Prusse	979-10-231-2588-7	II Isabelle Robin-Romero, Marion Trevisi · L'assistance aux enfants à Paris, XVI ^e -XVIII ^e siècles	979-10-231-2622-8
I Philippe Cibois · Le nouvel avenir d'un ancien : le graphique triangulaire	979-10-231-2589-4	II Catherine Rollet · Le journal d'un père pendant la Première Guerre mondiale	979-10-231-2623-5
I Pierre Darmon · La catastrophe démographique algérienne de 1866-1868	979-10-231-2590-0	II Alain Tallon · « Père et mère honoreras » : quelques commentaires catholiques du quatrième commandement au XVI ^e siècle	979-10-231-2624-2
I Jean-Pierre Gutton · Matrones, chirurgiens et sages-femmes dans la généralité de Lyon (XVII ^e -XVIII ^e siècles)	979-10-231-2591-7	II Agnès Walch · Ego-documents et réseaux familiaux : l'exemple de la famille Ricard sous le règne de Louis XV	979-10-231-2625-9
I Steve Hackel · Effondrement d'une communauté et reconstitution des familles : l'étude de la mortalité et la fécondité des Indiens de Californie durant la période coloniale	979-10-231-2592-4	III Philip Benedict · Deux regards catholiques sur les premières guerres de religion à Rouen	979-10-231-2626-6
I Césary Kulko · La Famille en Pologne aux XVI ^e -XVIII ^e siècles : Essai de caractérisation des structures démographiques et sociales	979-10-231-2593-1	III Jacques Bottin · Apprendre au large et entre soi : la formation des négociants rouennais autour de 1600	979-10-231-2627-3
I Hervé Le Bras · Morphologie des migrations	979-10-231-2594-8	III Fabrice Boudjaaba · La fieffe normande : cycle de vie et usages d'une spécificité du droit coutumier de la propriété à la fin de l'Ancien Régime	979-10-231-2628-0
I Simon Mercieca · Introduction à la Démographie Historique maltaise : Une vue générale des sources et des documents conservés dans les archives	979-10-231-2595-5	III Denis Crouzet · La question du millénarisme et « l'esprit du capitalisme »	979-10-231-2629-7
I Michel Oris, Olivier Perroux · Les catholiques dans la Rome calviniste. Contribution à l'histoire démographique de Genève (1816-1843)	979-10-231-2596-2	III Anne Fillon · La parole au village ou les apports imprévus d'un manuscrit	979-10-231-2630-3
I Daniel Paul · Mortalité et structure familiale chez les métayers bourbonnais	979-10-231-2597-9	III Alain Gérard · Le philanthrope, la Vendée et la Révolution : Jean-Gabriel Gallot (1744-1794)	979-10-231-2631-0
I Jacques Renard · Approches techniques de la mesure des flux matrimoniaux	979-10-231-2598-6	III Pierre Gouhier · Les « sépultures » des Valois et des Bourbons	979-10-231-2632-7
I David Robichaux · Démographie historique des Indiens du Mexique : défis et promesses de la méthode de reconstitution de familles	979-10-231-2599-3	III Jean-Pierre Kintz · La création du premier hebdomadaire – 1605	979-10-231-2633-4
I Marc Venard · Les délais de baptême dans une paroisse de l'Uzège, au milieu du XVI ^e siècle	979-10-231-2600-6	III François Lebrun · Éducation de prince sous Louis XIV : le Grand dauphin	979-10-231-2634-1
II Scarlett Beauvalet · Les enfants de Port-Royal : le destin des enfants nés et abandonnés à la Maternité de Paris dans la première moitié du XIX ^e siècle	979-10-231-2601-3	III Jean-Paul Le Flem · L'Espagne, les Espagnols et la Bretagne au XVI ^e siècle	979-10-231-2635-8
II Lucien Bély · Une famille comme les autres ? Louis XIV et les siens	979-10-231-2602-0	III Francine-Dominique Liechtenhan · Le servage, talon d'Achille de l'autocratie russe ? Un sujet à controverser dans les années 1740 à 1760	979-10-231-2636-5
II Yves-Marie Bercé · Réflexions historiques sur les enfants sauvages	979-10-231-2603-7	III Michel Nassiet · Parenté et mentalités d'après les sources criminelles	979-10-231-2637-2
II Alain Blum, Irina Troitskaia, Alexandre Avdeev · Prénommer en Russie orthodoxe – une pratique particulière	979-10-231-2604-4	III Claude Quélet · Une chasse aux faux-sorciers à la fin du règne de Louis XIV	979-10-231-2638-9
II Patrice Bourdelais, Michel Demoner · Familles monoparentales et recomposées : veuvage et remariage au Creusot (1836-1866)	979-10-231-2605-1	III François-Joseph Ruggiu · L'identité bourgeoise en milieu urbain à travers les demandes d'exemptions de la garde à Amiens au XVIII ^e siècle	979-10-231-2639-6
II Serge Chassagne · Une famille de maîtres de forges catholiques de la région lyonnaise : les Prénat (XIX ^e -XX ^e siècle)	979-10-231-2606-8	III David Troyansky · La famille, la retraite et la magistrature française post-révolutionnaire	979-10-231-2640-2
II François Crouzet · La vie familiale des premiers industriels britanniques	979-10-231-2607-5	III Denise Turrel · La naissance de la « rude coutume » du bonnet vert à la fin du XVI ^e siècle	979-10-231-2641-9
II Gérard Dellile · Les filles uniques héritières	979-10-231-2608-2	III Andrzej Wyczański · Le marché des exploitations agricoles ou la mécanique socio-démographique à la campagne aux XVI ^e et XVII ^e siècles : le cas polonais	979-10-231-2642-6
II Dominique Dinet · Familles nombreuses et engagement religieux (XVII ^e -XVIII ^e siècles)	979-10-231-2609-9	III Anne Zink · La valeur du travail sous l'Ancien Régime : Coutumes et pratique	979-10-231-2643-3
II Olivier Faron · Hygiène, santé, mortalité dans les chantiers de jeunesse de la Seconde Guerre mondiale	979-10-231-2610-5	III André Zysberg · Un audit rétrospectif : l'analyse du budget des galères de France entre 1669 et 1716	979-10-231-2644-0
II Antoinette Fauve-Chamoux · Comment, en Europe, transmettre les biens de famille aux enfants ?	979-10-231-2611-2		
II Jean-Marie Gouesse · 1938. L'inceste et la guerre. Mariage entre alliés dans la ligne directe	979-10-231-2612-9		

HISTOIRE DES FAMILLES



CENTRE ROLAND MOUSNIER

collection dirigée par Jean-Pierre Poussou et Jean-Pierre Bardet

DERNIÈRES PARUTIONS

- Ville et violence dans la Grande-Bretagne victorienne (1840-1914)*
Philippe Chassaing
- Le livre maritime au siècle des Lumières. Édition et diffusion des connaissances maritimes (1750-1850)*
Annie Charon, Thierry Claerr & François Moureau (dir.)
Des Français outre-mer
Maria Romo-Navarrete & Sarah Mohamed-Gaillard (dir.)
Ruptures de la fin du XVIII^e siècle. Les villes dans un contexte général de révoltes et révolutions
Jean-Pierre Poussou & Michel Vergé-Franceschi (dir.)
Commerce et prospérité. La France au XVIII^e siècle
Guillaume Daudin
Monarchies, noblesses et diplomaties européennes
Mélanges en l'honneur de Jean-François Labourdette,
Jean-Pierre Poussou, Roger Bauray & M.-Ch. Vignal-Souleyreau (dir.)
Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé
Jean-Pierre Bardet & François-Joseph Ruggiu (dir.)
- La Société de construction des Batignolles. Des origines à la Première Guerre mondiale (1846-1914)*
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*
Michèle Merger (dir.)
Industrie et politique en Europe occidentale et aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècles)
O. Dard, D. Musiedlak, É. Anceau, J. Garrigues, D. Barjot (dir.)
Maisons parisiennes des Lumières
Youri Carbonnier
Les Idées passent-elles la Manche Savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)
Jean-Philippe Genet & François-Joseph Ruggiu (dir.)
Les Sociétés urbaines au XVII^e siècle Angleterre, France, Espagne
Jean-Pierre Poussou (dir.)
Noms et destins des Sans Famille
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
Les orphelins de Paris
Enfants et assistance aux XVI-XVIII^e siècles
Isabelle Robin-Romero
L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaise et française (1720-1780)
François-Joseph Ruggiu

Jean-Pierre Poussou & Isabelle Robin-Romero (dir.)

Histoire des familles, de la démographie et des comportements

en hommage à Jean-Pierre Bardet

Préface de Pierre Chaunu, de l'Institut



Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre Roland Mousnier, de l'École Doctorale
d'Histoire moderne et contemporaine et du Conseil Scientifique
de l'Université Paris-Sorbonne

Les Mélanges offerts à Jean-Pierre Bardet ont été rassemblés
et mis au point par l'équipe suivante d'amis et d'élèves :

Jean-Pierre Poussou, Isabelle Robin-Romero, Cyril Grange,
Olivier Faron, Scarlett Beauvalet, Jacques Renard, Fabrice Boudjabaa,
Marion Trevisi, Thierry Claeys, Philippe Evanno.

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de l'édition papier : 978-2-84050-523-5.
Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre-64990)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren
© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007

Adaptation numérique : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
© Sorbonne Université Presses, 2022

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

DEUXIÈME PARTIE

Familles, enfants et société

LA VIE FAMILIALE DES PREMIERS INDUSTRIELS BRITANNIQUES

François Crouzet

Professeur émérite de l'Université Paris-Sorbonne

Nous appelons « premiers industriels » les dirigeants d'entreprises centralisées et mécanisées, d'usines rassemblant un grand nombre de machines et de travailleurs, avec une source centrale d'énergie – roue de moulin, puis, de plus en plus, machine à vapeur –, qui se sont multipliées en Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle, en gros à partir de 1770. Il s'agissait d'un type social nouveau, différent des « marchands-fabricants », qui dirigeaient l'industrie traditionnelle organisée selon le *verlagsystem*, mais il avait eu ses précurseurs dans les chefs d'entreprises centralisées depuis longtemps – fut-ce à une échelle modeste –, telles que les forges ou les verreries. Les industriels furent à la fois les produits et les créateurs de la Révolution technologique de la fin du XVIII^e siècle. Ils ont émergé d'abord et ont été les plus nombreux dans les branches de l'industrie qui ont muté les premières lors de cette révolution. Les plus typiques furent les filateurs de coton, les indienneurs, les maîtres de forges, ainsi que les brasseurs ; mais il y eut aussi de véritables industriels dans d'autres branches, comme la laine, la métallurgie de transformation, la construction de machines, la céramique, la chimie.

Au cours de recherches sur ces « premiers industriels » britanniques¹, nous avons réuni des données sur un peu plus de 300 personnages, qui ont fondé de grandes entreprises en Grande-Bretagne, entre 1750 et 1850². Ces échantillons ont l'inconvénient de n'être ni aléatoires, ni stratifiés, ni homogènes ; ils concernent des individus qui ont vécu pendant une période de plus d'un siècle, dans des localités parfois éloignées, et dont le point commun est d'avoir été « industriels ».

1 Dont une partie des résultats a été publiée dans François Crouzet, *The First Industrialists. The problem of origins*, Cambridge, 1985, condensé en français sous le titre : « Les origines socio-professionnelles des pionniers de la Révolution industrielle anglaise », dans Jacques Marseille (dir.), *Créateurs et créations d'entreprises. De la Révolution industrielle à nos jours*, Paris, 2000, p. 467-79.

2 En fait, un échantillon de 226 personnes dont la profession du père est connue, un second de 343 individus dont on connaît la profession au moment où ils ont fondé une grande entreprise ; un troisième, de 243 individus, concerne la première profession qu'ils ont exercée en entrant dans la vie active.

Ils permettent néanmoins des conclusions intéressantes. Dans un nombre de cas relativement faible – malheureusement –, nos « fiches » individuelles comportent la date du premier mariage de l'intéressé – et par conséquent son âge lors de cet événement –, ses remariages – quand il en a eu –, le nombre des enfants issus de ces unions. Bien que le nombre d'industriels, dont on a ainsi le « livret de famille », ne soit que d'une soixantaine, on a pensé qu'il était possible de dégager quelques remarques valables sur la vie de famille des pionniers de la Révolution industrielle. Bien entendu, on ne cherchera pas ici une application des méthodes rigoureuses de la démographie historique, mais on trouvera quelques données qui peuvent aiguïser la réflexion, et dont certaines – comme la longue durée de vie des pionniers de l'industrie moderne – peuvent être considérées comme solides.

386

Première question, à laquelle on ne peut répondre qu'avec grande prudence, celle du célibat. À première vue, cette condition semble avoir été rare. Nos sources mentionnent que James Nasmyth, constructeur de machines, près de Manchester, était célibataire et que son ménage était tenu par sa sœur aînée ; nous savons aussi que, parmi les huit frères Baird, qui travaillaient tous – sauf l'un qui était fermier – dans une grande usine métallurgique d'Écosse, fondée par deux d'entre eux, trois restèrent célibataires³. Mais il serait téméraire d'en conclure à la rareté du célibat. Nous connaissons, on va le voir, 62 industriels qui se marièrent, mais nous n'avons aucun renseignement sur le statut des autres membres, beaucoup plus nombreux, de nos échantillons. Rappelons seulement qu'en Angleterre, de 1700 à 1850, la proportion des membres de chaque cohorte qui ne se maria pas fut de 10 à 15 %⁴.

Le tableau 1 donne la répartition par âge au premier mariage des 62 industriels qui, à notre connaissance, trouvèrent une âme sœur.

Tableau 1. Âge au premier mariage

de 21 à 25 ans	19	soit 30,6 % du total	
26 à 30	23	37,1	83,8 %
31 à 35	10	16,1	
36 à 40	5	8,1	16,1 %
41 à 45	3	4,8	
46 et plus	2	3,2	

3 *Memoirs and Portraits of One Hundred Glasgow Men*, Glasgow, 1886, 2 vol., I, p. 15-20.

4 E. A. Wrigley, « British population during the long eighteenth century, 1680-1840 », dans R. Floud et P. Johnson (dir.), *The Cambridge Economic History of Modern Britain*, volume I, *Industrialisation, 1700-1860*, Cambridge, 2004, 3 vol., p. 76. Pour aller plus loin, voir E. A. Wrigley et R. S. Schofield (dir.), *Population History of England, 1541-1871*, Londres, E. Arnold, 1981 ; E. A. Wrigley, R. S. Davies, J. E. Oeppen et R. S. Schofield, *English Population History from Family Reconstitution, 1580-1837*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Les résultats sont très nets : 68 % des époux avaient moins de 30 ans révolus, 84 % moins de 35 ans. L'âge médian est de 28 ans, l'âge moyen pondéré de 30, tiré vers le haut par les rares mariages tardifs. Nous ne connaissons pourtant qu'un seul cas de premier mariage très tardif : l'industriel de Bolton, Robert Heywood, qui se maria en avril 1848, à 62 ans, avec une jeune fille de 30 ans, qui, paraît-il, s'était fait longuement prier. Le jeune couple fit un voyage de noces de trois mois dans l'Europe en révolution ! Heywood survécut vingt ans à cette union⁵. Dans l'ensemble, ces chiffres n'ont rien d'aberrant : ils se rattachent au modèle traditionnel européen de mariage, avec une moyenne pour les hommes entre 25 et 30 ans⁶. On notera cependant le pourcentage élevé de mariages « jeunes » (en dessous de 25 ans)⁷. Inversement, l'âge moyen au premier mariage est supérieur à celui de l'ensemble de la population masculine de l'Angleterre : 26,9 pour 1730-99, 25,1 pour 1810-37⁸.

Malheureusement, l'âge des épouses ne nous est connu que dans un tout petit nombre de cas – 11 exactement –, ce qui rend impossible d'avancer des conclusions. La répartition qui suit n'a donc qu'une valeur documentaire :

17 ans	1	25 ans	1
19 ans	1	26 ans	1
22 ans	3	27 ans	2
24 ans	1	32 ans	1

L'âge médian est de 24 ans, l'âge moyen de 23,9 ; l'un et l'autre sont donc inférieurs à leurs correspondants pour les hommes mais à peine plus élevés que ceux trouvés pour l'ensemble de la population⁹.

Dans deux cas, l'épouse était plus âgée que son conjoint (de 1 et 3 ans), mais dans l'un, la mariée était cousine de son époux, et dans l'autre, L. Howard, qui ne réussissait pas en affaires, épousa une « héritière », de 3 ans son aînée. Dans tous les autres exemples, l'époux était plus âgé que l'épouse, la différence d'âge allant de 5 à 30 ans, avec un écart moyen de 11,8 ans. Notons, par exemple, que le gros brasseur, J. Perkins, se maria à 44 ans avec une riche veuve, de 17 ans sa cadette¹⁰.

5 W. E. Brown, *Robert Heywood of Bolton, 1786-1868*, Wakefield, 1970, p. 56-57.

6 J.-P. Bardet et J. Dupâquier (dir.), *Histoire des populations de l'Europe*, Paris, 1997-1999, 3 vol., vol. II, p. 103.

7 7 mariages à 21 ans (11 % du total), 26 de 21 à 27 ans (42 %). Mais il y a aussi une concentration de mariages entre 28 et 32 ans : 37 % du total.

8 E. A. Wrigley, « British population... », p. 73-74. En revanche, ce chiffre moyen est proche de celui des mariages des pairs du royaume (un peu au-dessus de 29 ans), pendant tout le XVIII^e siècle ; E. A. Wrigley, *Société et population*, Paris, 1969, p. 104, table 12.

9 E. A. Wrigley, « British population... », p. 73, table 3.4.

10 Inversement, deux grands industriels de Leeds, J. Marshall (lin) et B. Gott (laine) se marièrent, le premier à 30 ans, le second à 28, avec des jeunes filles plus jeunes de 5 et 6 ans respectivement.

En fait, nous avons quelques renseignements sur des épouses, dont par ailleurs on ne connaît pas l'âge. On sait ainsi que quelques membres de notre échantillon – 5 exactement – épousèrent une cousine ou une parente : Jonathan Walker II épousa sa cousine, fille de son oncle Samuel¹¹ ; Samuel Courtauld III épousa la jeune sœur d'un cousin, qui était en même temps son beau-frère¹² ; le papetier John Dickinson épousa lui aussi une belle-sœur, une jeune fille dont le frère avait épousé sa propre sœur.

Par ailleurs, les filles de pères aisés semblent assez nombreuses, parmi celles sur lesquelles des données sont disponibles : nous en avons compté 25 sur 31 pour lesquelles on a une idée de leur position sociale.

Les deux époux appartiennent normalement à la même « dénomination » religieuse. C'est ainsi que les quakers épousent des quakeresses, notamment dans la famille Darby, de Coalbrookdale, ou chez les Ashworth (coton)¹³. Mais la règle n'était pas absolue : T. Thomason, filateur de Bolton, était quaker, mais il épousa la fille d'un négociant de Liverpool, qui était anglican, et il passa à l'Église d'Angleterre.

Il y eut aussi des alliances entre membres de familles industrielles. Ainsi Matthew Robinson Boulton, fils du grand Matthew Boulton, épousa une fille du maître de forges William Wilkinson¹⁴. En 1802, G. A. Lee, filateur à Salford, épousa une sœur de Peter Ewart, lui-même filateur à Manchester, et dont un autre frère, William, était associé avec John Gladstone, négociant à Liverpool et père de l'homme d'État¹⁵.

Pour ce qui est des circonstances et des motivations des mariages des industriels, il se trouve que, dans un certain nombre de cas, on peut les mettre en rapport avec la carrière de ces personnages. Mais on citera d'abord les vues sur le mariage d'un homme d'affaires arrivé, Kirkman Finlay, négociant à Glasgow et filateur de coton, dans une lettre à son fils, Alexandre, en 1832 (il était lui-même alors âgé de 50 ans) :

« De toutes les questions importantes dans la vie de l'homme, il n'y en a aucune qui soit comparable au mariage [...] Avant d'établir une union [...] durable et intéressante, il est avant toutes choses nécessaire qu'un homme se trouve dans une situation d'indépendance en matière de fortune et que ses ressources [...] le placent hors de portée de ces changements malheureux qui

11 A. H. John, éd., *Minutes relating to Messrs Samuel Walker and Co. Rotherham, Iron Founders and Steel Refiners, 1741-1829*, Londres, 1951, p. 14.

12 D. C. Coleman, *Courtaulds. An Economic and Social History*, Oxford, 1969, 2 vol., vol. I, p. 56.

13 A. Raistrick, *Dynasty of Iron Founders. The Darbys and Coalbrookdale*, Londres, 1953.

14 W. H. Chaloner, *People and Industries*, Londres, 1963, p. 28.

15 W. B. Crump, *The Leeds Woollen Industry. 1780-1820*, Leeds, 1931, p. 198 n° 1, 224, n° 1.

entraînent la misère d'une si grande partie de l'humanité ». Ensuite, ajoutait-il à son fils « si vous atteignez ce niveau de prospérité qui vous permettra de vous considérer comme indépendant », rien ne peut assurer le bonheur autant que la compagnie d'une femme « à l'esprit instruit et cultivé, avec un heureux caractère et des manières polies », plus « un sens de la religion sans bigoterie ». Mais Finlay ajoutait : « ce n'est pas une question indifférente qu'une dame possède une certaine fortune, à défaut d'une grande ; un tel avantage, quelles que soient vos propres ressources, n'est [...] ni indispensable, ni négligeable »¹⁶.

Ces deux préceptes – qui pourraient être résumés ainsi : indépendance nécessaire pour l'époux, fortune souhaitable pour l'épouse – semblent avoir été suivis dans un certain nombre de mariages sur lesquels nous avons des précisions¹⁷.

En effet, nous connaissons quelques cas de « riches » mariages. En 1749, Matthew Boulton, âgé de 21 ans, épousa Mary Robinson, dont la dot était de £ 28 000. Il travaillait alors chez son propre père, qui était *toy-maker*¹⁸, et il en devint associé grâce à la dot de son épouse. Celle-ci mourut au bout de quelques années (avant 1759) ; son mari hérita de sa fortune et, en 1762, il entreprit de construire la célèbre *Soho Manufactory*. Quant à John Wilkinson, il était quincaillier en gros à Kendal ; il se maria deux fois, en 1755 et en 1763, et ses deux épouses avaient « des fortunes substantielles ». À la mort de la première, il hérita de ses biens et ce n'est pas un hasard si en 1756 et 1757 il se fit maître de forges dans les Midlands¹⁹. D'autre part, Josiah Wedgwood utilisa la dot de sa femme – qui aurait été de £ 20 000 – pour acheter le domaine sur lequel il bâtit la célèbre fabrique d'Etruria, cependant que J. Spode aurait utilisé les ressources de l'affaire de mercerie de sa femme pour acheter en 1776 la Stoke Pottery²⁰.

Dans d'autres cas, le mariage permit à l'époux de devenir associé d'une entreprise contrôlée par le père ou la famille de l'épouse. Le cas le plus célèbre est celui de Robert Owen : en 1799, il épousa la fille de David Dale, le fondateur de la grande filature de New Lanark ; l'année suivante, il devint associé-gérant (*managing partner*) de cette usine. Auparavant, en 1746, Samuel Galton avait épousé Mary Farmer et était devenu associé des frères de sa femme

16 James Finlay and Company Limited. *Manufacturers and East India Merchants, 1750-1950*, Glasgow, 1951, p. 128-29. K. Finlay avait lui-même épousé la fille d'un brasseur.

17 Rappelons ce passage du roman *North and South*, où la mère du filateur Thornton le met en garde : « Faites attention à ne pas être attrapé par une fille sans le sou [...] cette Miss Hale vient des comtés aristocratiques où, si ce qu'on en raconte est vrai, les maris riches sont considérés comme de bonne prise » ; dans Elizabeth Gaskell, *North and South* (1855), cité d'après l'édition Penguin, 1976, p. 117.

18 Le *toy-maker* est un fabricant de petits objets en métal.

19 W. H. Chaloner, *People...*, p. 23.

20 J. Thomas, *The Rise of the Staffordshire Potteries*, Bath, 1971, p. 16-17.

dans une entreprise de fabrication d'armes à feu à Birmingham. En 1757, Richard Reynolds, âgé de 22 ans, avait épousé Hannah Darby, et avait pris une participation dans la nouvelle usine sidérurgique de Ketley, que les Darby venaient de créer²¹. Enfin, en 1782, Miles Mason, qui était employé dans les bureaux de son oncle, papetier en gros à Londres, épousa la fille d'un important négociant en verre et porcelaine, qui était mort en 1775 ; il en reprit les affaires en 1784 et, plus tard, se fit fabricant de faïence et porcelaine en Staffordshire.

John Bright eut moins de chance : d'origine très modeste, il devint en 1802 comptable dans une filature de Rochdale, qui avait été fondée par J. et W. Holme ; puis il fut promu représentant. Peu après, il épousa la sœur de ses patrons, Sophia. Mais elle mourut dès 1806. Il se remaria en 1809, mais ses ex-beaux-frères refusèrent de le prendre comme associé. Néanmoins, il put s'associer avec deux hommes d'affaires de Manchester pour reprendre une autre filature à Rochdale.

390

Cependant, les cas d'industriels, dont le mariage facilita la carrière, grâce notamment à la dot de leur épouse, semblent moins nombreux que ceux qui convolèrent après être devenus « indépendants », c'est-à-dire après s'être établis à leur compte – seuls ou en *partnership*.

Dans son autobiographie, John Marshall, le grand filateur de lin de Leeds, qui avait achevé sa première usine en 1791, écrivit qu'en 1795, « trouvant que mes affaires sont prospères et que je ne connais aucun risque d'entraîner une femme et des enfants dans des difficultés », il se maria, à l'âge de 30 ans, avec la fille d'un « éminent négociant »²². De même, en 1819, Joseph Crosfield, fabricant de savon à Warrington, alors âgé de 27 ans, constata que ses affaires étaient établies sur un pied solide et qu'il avait surmonté la crise d'après-guerre ; il pouvait donc penser au mariage avec une jeune personne qu'il aimait depuis quelque temps ; le père de celle-ci étant mort juste avant le mariage, elle lui apporta un petit capital de £ 1 100²³. On peut citer également Abraham Darby II, qui se maria en 1734 à 23 ans ; en 1732, à sa majorité, il était devenu associé de la compagnie de Coalbrookdale. En 1790, H.O. Wills se maria à 29 ans ; depuis 1786, il était associé d'une fabrique de tabac de Bristol. En 1795, Henry Houldsworth se maria, à 21 ans ; depuis 1793, il possédait, avec ses deux frères, une filature de coton. En 1810, ce fut le tour de John Dickinson, à 28 ans ; auparavant papetier en gros, il venait d'établir en 1809 une papeterie. Mentionnons enfin R. Napier, qui s'établit à son compte en 1816, comme

21 A. Raistrick, *Dynasty...*, p. 73.

22 W. G. Rimmer, *Marshalls of Leeds. Flax-spinners. 1788-1886*, Cambridge, 1960, p. 68.

23 A. E. Musson, *Enterprise in Soap and Chemicals: Joseph Crosfield and Sons, Limited, 1815-1965*, Manchester, 1965, p. 17-18.

constructeur de machines, à Glasgow, et qui se maria en 1818 ; la même année eut lieu le mariage de Samuel Courtauld III, qui s'était établi à son compte en 1816 comme moulineur de soie. Au total, sur nos 62 « époux », nous en connaissons une bonne quinzaine dont il semble bien qu'ils attendirent pour se marier d'être « indépendants ».

On trouve aussi des hommes, qui étaient moins avancés dans leur carrière, qui étaient salariés, et qui se marièrent quand ils eurent obtenu un emploi stable et assez bien rémunéré. Ainsi, William Fairbairn, qui était depuis 1813 dessinateur dans une entreprise de constructions mécaniques de Manchester : il se maria en 1816, à 27 ans ; il connaissait son épouse depuis cinq ans, au moment où il venait de finir son apprentissage ; entre-temps, il économisa sou à sou pour meubler un cottage de deux pièces²⁴. De même, J. Whitworth se maria à 23 ans en 1825, alors qu'il était mécanicien chez un gros constructeur de machines textiles de Manchester ; après son mariage, il partit pour Londres, où il travailla chez plusieurs constructeurs de machines, avant de revenir à Manchester et de s'y établir à son compte en 1833. Notons que ces deux cas concernent l'industrie des constructions mécaniques, l'une des rares où d'anciens « ouvriers » devinrent, en nombre notable, de grands industriels. Quant à Isaac Holden, futur inventeur du peignage mécanique, il se maria en 1832, à 25 ans, après être entré comme comptable, payé £ 100 par an, avec un contrat de trois ans, chez les frères Townsend, filateurs de laine peignée près de Keighley.

Un autre cas curieux est celui de Jedediah Strutt ; fils d'un petit fermier, il fut apprenti-charron pendant sept ans ; il fit alors la connaissance d'Elizabeth Woollat, de trois ans sa cadette. Pendant sept autres années, alors qu'elle était domestique à Derby, puis à Londres, il entretint avec elle une correspondance semi-amoureuse, sans se décider à lui proposer le mariage. En 1754, il hérita d'un oncle et se fit fermier ; il demanda Elizabeth en mariage, et il l'épousa en 1755. Peu après, il entreprit une carrière de bonnetier, qui le conduisit plus tard à la fortune²⁵. Comme pour William Fairbairn, cité plus haut, il s'agit à coup sûr d'un « mariage d'amour ». De même pour le premier Sir Robert Peel ; il avait débuté comme *junior partner* de deux associés ; il aimait beaucoup la petite-fille de l'un d'entre eux, William Yates, et il lui promit de l'épouser, ce qu'il fit dix ans plus tard, alors qu'elle avait atteint 17 ans... et lui 33²⁶. Mentionnons aussi G. A. Lee, qui, en janvier 1806, annonçait à B. Gott son prochain mariage en termes romantiques : il avait trouvé « ces

²⁴ *Fortunes made in Business... By Various writers*, Londres, 1884 et 1887, 3 vol., vol. II, p. 241, 246.

²⁵ R. S. Fitton et A. P. Wadsworth, *The Strutts and the Arkwrights, 1758-1830*, Manchester, 1958, p. 2-4.

²⁶ S. Smiles, *Self-Help*, Londres, 1859 ; édition de 1908, p. 48.

qualités si essentielles et indispensables à la vie d'un foyer : un heureux caractère, du bon sens, un esprit pur et translucide, plus un cœur chaud et affectueux » ; et il concluait : « Vous pouvez attendre en avril cette union qui est le plus grand événement de ma vie »²⁷. Mais on ne peut rien dire sur la proportion des mariages d'inclination et de ceux d'intérêt, ou qui étaient arrangés...

En revanche, on connaît un cas de mariage « imposé » à l'épouse. Il est vrai qu'il se place aux limites de la *gentry*, plutôt qu'en milieu vraiment industriel. Il mérite néanmoins d'être évoqué. En 1763, Henry Thrale, âgé de 32 ans, riche brasseur à Southwark et propriétaire terrien à Streatham Park, en Surrey, à 6 milles de Londres, épousa Hester Lynch Salusbury, qui avait 22 ans. Elle était la nièce de Sir Thomas Salusbury, juge de la Cour d'Amirauté et grand propriétaire, qui était compagnon de chasse à courre de Thrale. Veuf depuis quatre ans, il avait accueilli chez lui, près de Saint-Albans, son frère aîné, John, qui était sans fortune, avec son épouse et sa fille, Hester, fort jolie et intelligente. Sir Thomas désirait se remarier, mais il voulait auparavant marier sa nièce et il choisit Thrale. Le brasseur était bel homme, il avait l'air d'un *gentleman* et d'excellentes manières ; il était aussi intelligent et sensé. Néanmoins, il ne plut pas à Hester, et encore moins au père de celle-ci, qui se refusait à vendre sa fille « pour un baril de porter... à un bellâtre coureur de putains, qui lui donnerait la vérole ». Mais John Salusbury mourut subitement en décembre 1762, sa femme et sa fille se trouvèrent dans la détresse, et Hester dut accepter la main que lui offrait Thrale ; elle ne devait jamais se sentir à l'aise auprès de lui²⁸.

Reste le problème de l'inégalité des conditions entre époux et des oppositions familiales qu'elle peut engendrer. Nous ne l'avons rencontré que dans deux cas. En 1818, John Tennant, fils aîné du fondateur de la grande usine chimique de Saint-Rollox, près de Glasgow, tomba amoureux d'une ouvrière de l'usine ; il ne l'épousa pas, mais vécut maritalement et ouvertement avec elle. Il n'en garda pas moins sa position de *manager*, mais sa famille refusa tout rapport avec cette *common law wife*, et John ne parlait plus ni à ses frères, ni à ses sœurs²⁹. Inversement Henry Crawshay dut renoncer en 1847 à la direction de l'usine d'Hirwaun, parce qu'il avait épousé une ouvrière, malgré l'opposition de sa famille et notamment de son père³⁰. Il est vrai que les Crawshay et même les

27 W. B. Crump, *The Leeds...*, p. 225.

28 Mary Hyde, *The Thrales of Streatham Park*, Cambridge (Mass.) et Londres, 1977, p. 1-2, 6-7, 10-12, 18. Mrs. Thrale fut l'égérie du Dr. Johnson. Après la mort de son mari, elle se remaria en 1784 avec le musicien italien Gabriel Piozzi, ce qui la brouilla avec ses filles. Elle mourut à 80 ans en 1821.

29 Nancy Crathorne, *Tennant's Stalk : The Story of the Tennants of the Glen*, Londres, 1971, p. 99-101.

30 J. P. Addis, *The Crawshay Dynasty*, Cardiff, 1957, p. 143.

Tenant étaient des familles riches, qui avaient atteint un rang élevé dans la hiérarchie sociale au XIX^e siècle. En revanche, beaucoup de nos personnages se marièrent à un moment où leur position était modeste, mais indépendante ; il ne pouvait guère être question pour eux de « mésalliance ». De plus, on a vu qu'un certain nombre d'entre eux épousèrent des jeunes filles venant de familles aisées, et que quelques-uns firent de « riches mariages »³¹.

Les mariages d'industriels, dont nous connaissons le nombre d'enfants, ont été à coup sûr féconds, comme le montre le tableau 2. Sur 56 personnages de notre échantillon, 3 seulement (5,4 %) ont eu des mariages stériles ; les 53 autres ont eu 463 enfants vivants, soit 8,7 en moyenne³². Le chiffre médian est de 10, et 16 couples ont eu plus de 10 enfants (soit au total 210). Ajoutons que certains enfants morts en bas âge (*in infancy*) n'ont pas été comptabilisés par nos sources ; inversement, 4 des individus du tableau ont eu des enfants de 2 ou 3 lits. Ainsi, le fondateur de cuivre de Macclesfield, Charles Roe, eut 13 enfants de 3 mariages, dont 8 du second. Mais Richard Arkwright n'a eu que 2 enfants, de 2 mariages, plutôt brefs, il est vrai. Néanmoins, c'est une seule épouse qui mit au monde les 18 enfants d'Ebenezer Smith³³ (et également ceux de Peter Stubs, cloutier à Warrington), approchant du record de 19 accouchements pour une même femme, que Jean-Pierre Bardet a découvert dans la région de Vernon³⁴. On peut noter aussi que certains de nos industriels au moins étaient eux-mêmes issus de familles nombreuses : le grand Josiah Wedgwood était le dernier de 13 enfants ; le papetier John Dickinson était l'aîné de 10 enfants. Et ces naissances nombreuses furent un stimulant pour l'action ; comme l'écrivit John Marshall, « une famille de 5 fils et 6 filles [c'était la sienne] [...] rendait l'acquisition de biens et l'ascension dans la société une question du plus grand intérêt »³⁵.

31 Le thème de la mésalliance a été présent dans la littérature. Dans *Mary Barton*, Henry Carson, fils d'un grand industriel de Manchester, qui fait la cour à l'héroïne du livre, lui avoue qu'il n'a jamais pensé à l'épouser, car ses parents auraient été très mécontents et il aurait dû affronter le ridicule ; il pensait seulement « être heureux [avec elle] sans mariage ». Mary est indignée d'être l'objet d'un « attachement de cette espèce basse et méprisable, qui peut vouloir séduire l'objet de son affection ». Pourtant, la mère d'Henry Carson avait été une *factory girl*. « Mais alors mon père, dit-il à un tiers, était à peu près au même niveau ; de toute façon, il n'y avait pas la disparité qu'il y a entre Mary et moi ». Dans E. Gaskell, *Mary Barton. A Tale of Manchester life* (1848), cité d'après l'édition de 1971, p. 128-130.

32 Cette moyenne est supérieure au taux national de fertilité conjugale (des femmes de 20 à 49 ans), qui est de 7,8 pour 1780-1829 ; voir E. A. Wrigley, « British population... », p. 70, table 3.2 ; voir aussi son *Poverty, Progress, and Population*, Cambridge, 2004, p. 400, table 15.1.

33 P. Robinson, *The Smiths of Chesterfield. A history of the Griffins Foundry, Brampton, 1775-1833*, Chesterfield, 1957, p. 17. Neuf de ces enfants seulement atteignirent l'âge adulte.

34 Jean-Pierre Bardet, *Histoire...*, vol. II, p. 325.

35 W. G. Rimmer, *Marshalls...*, p. 68.

Ces remarques confirment des travaux antérieurs selon lesquels, entre 1750 et 1850, les élites industrielles de Manchester et de plusieurs centres industriels du Continent se distinguaient par le nombre élevé de leurs enfants à chaque génération³⁶. Il serait important de pouvoir préciser et quantifier la chronologie de ces nombreuses naissances. Malheureusement, dans la plupart des cas, les sources utilisées ne donnent que le nombre total des enfants d'un couple, en distinguant souvent, il est vrai, fils et filles. Dans d'autres cas, elles donnent l'année de naissance, mais c'est seulement pour un tout petit nombre de familles que nous connaissons les dates exactes des naissances, ce qui permet de calculer les intervalles intergénéraliques.

Tableau 2. Répartition du nombre d'enfants d'un groupe d'industriels

Nombre d'enfants	Nombre d'observations		% du total des observations
0	3		5,4
1	2	11	19,6
2	2		
3	2		
4	5		
5	3		
6	8	26	46,4
7	2		
8	6		
9	7		
10	5	14	25,0
11	2		
12	4		
13	2		
14	1		
15	2	2	3,6
16	2		
17	2		
18	2		
Total	56		

On peut seulement signaler le cas de 16 couples dont les années de naissance des enfants sont connues : ils eurent en moyenne un enfant par période d'1,6 an (19 mois, les chiffres des divers couples allant de 10 à 29 mois). Par ailleurs, nous connaissons 12 couples – sur l'échantillon total de 56, mais pour lesquels nous n'avons pas toujours ce genre de renseignements –, dont le premier enfant

³⁶ Jean-Pierre Bardet *et al.*, *Histoire...*, vol. II, p. 112.

naquit dans l'année civile qui suivit celle du mariage – c'est-à-dire moins de 2 ans après cet événement³⁷. De plus, ces couples eurent 54 enfants dans des années civiles consécutives (soit des intervalles inférieurs à 2 ans), et 57 autres dans la seconde année civile après la dernière naissance, soit des intervalles inférieurs à 36 mois³⁸.

C'est seulement pour trois couples que nous pouvons calculer les intervalles intergénésiques exacts. Dans le cas du ménage Thrall, il y eut 12 naissances (10 filles et 2 garçons) en 13 ans et 9 mois, de septembre 1764 à juin 1778 (plus un mort-né un peu plus d'un an après le 12^e enfant). Les intervalles intergénésiques – en moyenne de 14 mois – vont d'un minimum de 11 mois (entre la 5^e et la 6^e naissance), jusqu'à un maximum de 21 mois (entre la 10^e et la 11^e), pour diminuer ensuite³⁹.

Un autre cas intéressant, mais plus tardif, est celui de Sir Josiah Guest, maître de forges, et de sa noble épouse Lady Charlotte Guest. En 13 ans, de juillet 1834 à août 1847, cette dernière mit au monde 10 enfants (5 fils et 5 filles). En plus, elle fit une fausse couche entre son second et son troisième enfant, ce qui diminue la précision des calculs. Les intervalles intergénésiques vont de moins de douze mois à 34 mois ; mais ce dernier chiffre sépare la 9^e et la 10^e naissance, et, auparavant, l'intervalle le plus long fut de 23 mois, si bien que 10 ans et 2 mois séparent la 1^{re} et la 9^e naissance⁴⁰. On peut estimer que Lady Charlotte fut enceinte pendant près des deux tiers de ses 10 premières années de mariage⁴¹.

À un niveau plus modeste, on citera le cas du fabricant de savon Joseph Crosfield (1752-1844) : il eut 10 enfants, dont 8 pendant les 12 années après son mariage, avec des intervalles allant de 13 à 23 mois ; mais les intervalles s'accroissent beaucoup entre la 8^e et la 9^e naissance (34 mois), et entre la 9^e et la 10^e (plus de 5 ans), ce qui est conforme aux normes.

Chacun sait que dans le régime démographique traditionnel, une forte mortalité parmi les enfants allait de pair avec le niveau élevé de la natalité et de la fécondité. Les familles des premiers industriels n'échappèrent pas à ce triste sort. Les données que nous avons pu réunir sont présentées dans le tableau 3. Elles concernent la progéniture de 22 pères de famille (et non pas de couples, car nous avons inclus les

37 Il n'y a pas trace dans l'échantillon de conception pré-nuptiale.

38 Ces intervalles semblent inférieurs aux moyennes nationales ; E. A. Wrigley, *Poverty*, p. 319, table 12.1.

39 M. Hyde, *The Thralls...*, p. XII, 220.

40 Ceci est conforme à la thèse de baisse de la fécondité à mesure que l'épouse vieillit.

41 François Crouzet, « Aristocrate, femme, chef d'entreprise : Lady Charlotte Guest-Schreiber (1812-1895) », dans Anne-Lise Head-König et alii, *Famille, parenté et réseaux en Occident (xvii^e-xx^e siècles)*. *Mélanges offerts à Alfred Perrenoud*, Genève, 2001, p. 166.

enfants issus de remariages), dont sont nés 215 enfants, soit une moyenne de 9,8 (en fait, ces personnages ont eu de 3 à 18 enfants, mais 13 en ont eu plus de 10).

Il est fâcheux que les sources utilisées indiquent seulement que certains enfants sont morts « *in infancy* », ce qui est vague. Si l'on supposait que ces décès se sont tous produits au cours de la première année – ce qui est peu vraisemblable –, on obtiendrait un taux de mortalité infantile de 135 ‰, ce qui est inférieur aux taux pour l'Angleterre avant le XIX^e siècle⁴². Inversement, il est frappant que le cinquième des enfants de l'échantillon ait disparu avant sa majorité, mais, jusqu'au XVIII^e siècle, 40 à 50 % des enfants n'atteignaient pas leur cinquième anniversaire ! Néanmoins, on peut suggérer que la mortalité était moins grave dans la progéniture des industriels britanniques de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, que dans la masse de la population⁴³. D'ailleurs, les industriels appartenaient à la classe moyenne et quelques-uns étaient riches. D'où des conditions de vie, une nourriture, des soins meilleurs que dans la classe ouvrière. Même si les industriels vivaient souvent à côté de leur usine, d'où un environnement pollué, et même si l'allaitement par nourrice, qui est dangereux, n'était pas rare.

Tableau 3. Morts précoces parmi les enfants nés vivants de 22 industriels

Nombre total d'enfants nés vivants :	215	% du nombre total des naissances	
Enfants morts avant 1 an (a)	12	5,6	13,5 %
Enfants morts « <i>in infancy</i> » (bas âge)	17	7,9	
Enfants morts avant 10 ans (b)	9	4,2	10,7 %
Enfants morts entre 10 et 20 ans	5	2,3	
Enfants morts avant l'âge adulte (c)	9	4,7	
Total des enfants morts avant 21 ans	52		24,2 %

- a. ou dans l'année civile qui suivit celle de leur naissance
- b. mais n'appartenant pas aux deux groupes précédents
- c. sans autre précision

D'autre part, les travaux de démographie ont montré que l'éventail des taux de mortalité infantile et juvénile était très ouvert, avec, par exemple, de fortes variations entre régions et localités. Cette diversité est confirmée par les quelques cas de familles sur lesquelles nous avons des renseignements précis.

42 La mortalité avant un an en Angleterre tombe de 191 ‰ en 1701-49 à 160 ‰ en 1750-99 et à 139 ‰ en 1800-37 ; voir E. A. Wrigley, « British population », p. 82, table 3-7 ; *id.*, *Poverty...*, p. 321, table 2-12.

43 Le taux de mortalité avant 10 ans de l'échantillon est de 177 ‰, et celui avant 20 ans juste de 200 ‰ ; tous deux sont inférieurs à ceux de l'ensemble de la population ; voir E. A. Wrigley, « British population », p. 81-82, tables 3-6 et 3-7.

D'un côté nous trouvons le couple Thrale ; les durées de la vie de leurs enfants se répartissent ainsi :

- 1 mort-né
- 1 mort à 10 heures
- 1 mort à 9 jours
- 1 mort à 7 mois
- 2 morts à moins de 2 ans
- 2 morts de 2 à 4 ans
- 1 mort de 4 à 9 ans

Ainsi, sur 12 enfants nés-vivants, 3 moururent avant 1 an, 5 entre 1 et 10 ans. En revanche, 4 survécurent jusqu'à 53, 80, 88 et 92 ans respectivement.

Le Dr. William Pilkington, pourtant apothicaire, perdit de son côté 5 de ses 13 enfants ; 3 d'entre eux, qui étaient nés successivement en 1808, 1809 et 1811, disparurent dans la seconde année après leur naissance pour les deux premiers, et dans son année de naissance pour le troisième ; 2 enfants, nés en 1802 et 1803, moururent, l'un en 1804, l'autre en 1811 (année durant laquelle le ménage Pilkington perdit 3 enfants)⁴⁴.

Quant au papetier John Dickinson, il perdit 4 enfants sur 7 ; 2 fils moururent dans l'année civile qui suivit leur naissance, un 3^e à 6 ans, un 4^e à 11 ans. Ils auraient été victimes de la confiance de leur mère dans la science médicale du temps : elle leur faisait absorber régulièrement du calomel, qui est toxique, quand il est pris de façon cumulative. La malheureuse femme devint « une invalide nerveuse », querelleuse et superstitieuse⁴⁵.

Pire encore : John Rylands eut 6 enfants de son premier mariage (1815) : aucun ne survécut et ses deux remariages furent stériles. Un autre cas pénible a été celui d'Abraham Darby II et de sa femme Margaret : leurs deux fils, nés en 1736 et 1738, moururent le même jour, en 1740, d'une maladie contagieuse, peut-on penser, et Margaret disparut la même année⁴⁶.

Par contre, aucun des 10 enfants du ménage Guest ne mourut avant sa majorité ; un seul d'entre eux disparut prématurément, à 22 ans, et tous les autres survécurent à Lady Charlotte, qui mourut à 83 ans en 1895... On peut voir là un exemple du recul important de la mortalité des enfants qui se manifeste en Angleterre au tournant du XIX^e siècle⁴⁷. Ou l'avantage d'être né dans une famille très riche. Inversement, celle-ci passait une partie de l'année au moins dans une atmosphère très polluée à proximité de l'usine de Dowlais.

44 T. C. Barker, *Pilkington Brothers and the Glass Industry*, Londres, 1960, p. 28-30.

45 J. Evans, *The Endless Web: John Dickinson and Co. Ltd, 1804-1954*, Londres, 1955, p. 18, 58.

46 A. Raistrick, *Dynasty...*, p. 73.

47 Jean-Pierre Bardet et al., *Histoire...*, vol. II, p. 68. On peut citer aussi le cas de John Platt, constructeur de machines, qui laissa 13 enfants vivants à sa mort en 1872.

La production d'enfants en série n'était pas la seule fonction des épouses d'industriels. Au moins pendant les premières décennies de la Révolution industrielle, et dans des ménages dont la fortune n'était pas encore considérable, les femmes mariées se consacraient à tenir leur maison et à élever leurs enfants. Nous avons un très bel exemple de vie frugale et simple avec le ménage de Jedediah Strutt et de sa femme Elizabeth, avant la mort prématurée de celle-ci en 1774, à 45 ans. Strutt était devenu bonnetier à Derby et n'avait pas encore fait une grande fortune dans la filature du coton comme associé de Richard Arkwright. La famille Strutt vivait largement en autarcie, grâce à sa vache, à son porc, à son grand jardin potager ; elle faisait son pain, son fromage, son beurre, sa bière, ses « vins anglais » (mais les jambons étaient préparés par un boucher). Les vêtements des enfants étaient également faits à la maison. Les deux filles des Strutt mettaient la main à la pâte pour la lessive, le repassage, elles reprisaient les vêtements de leurs frères, et l'une d'elles fit pour son père une chemise de nuit. Cela ne les empêchait pas de prendre en même temps des leçons de français et de danse, d'aller au bal et au théâtre... Quand Jedediah Strutt était à Londres, sa femme lui envoyait des chemises propres, pour éviter les frais de blanchissage, ainsi que du beurre et du fromage ; inversement, il achetait du café, du thé et d'autres articles – comme les chaussures – qui étaient moins chers dans la capitale⁴⁸. Deux générations plus tard, Ann Dickinson, épouse d'un papetier, faisait son pain et son beurre, bien qu'elle eût des domestiques, et elle surveillait la préparation des confitures, gelées et pickles⁴⁹.

Pourtant, dès les années 1760, un époux comme Henry Thrale pensait que la place de sa femme était uniquement dans son salon, dans sa chambre et à la *nursery*, et il surveillait lui-même tous les « arrangements domestiques », y compris la cuisine⁵⁰. Et finalement, les épouses des industriels riches ou seulement aisés, comme d'ailleurs celles de la bourgeoisie dans son ensemble, considérèrent que seule l'oisiveté complète était conforme à leur rang dans la société et à leur souci de respectabilité. Mais, au moins au début de la Révolution industrielle, la scission, typique du XIX^e siècle, entre sphère privée et sphère publique, qui confina les femmes dans le foyer familial, loin du lieu de travail réservé aux hommes, n'était pas achevée⁵¹.

En fait, on connaît certaines femmes qui furent les collaboratrices de leurs maris, dans leurs affaires. Les « potiers » auraient souvent été aidés par leurs épouses : celle de Josiah Wedgwood aurait participé à ses expériences et il aurait

48 R. S. Fitton et A. P. Wadsworth, *The Strutts...*, p. 109, 112-114, 120, 123-24, 137, 139, 142, 148, 152, 154.

49 J. Evans, *The Endless...*, p. 18.

50 M. Hyde, *The Thrales...*, p. 17.

51 Jean-Pierre Bardet *et al.*, *Histoire...*, vol. II, p. 109-111.

bénéficié de son bon goût. Quant à Thomas Minton, il payait régulièrement un salaire à sa femme – au moins d’après un livre de comptes de 1797/1798 –, et la mère de cette dernière, qui vivait avec eux, tenait les livres de comptes, s’occupait des finances, surveillait les bureaux, si bien que son gendre pouvait se consacrer à la fabrication⁵².

À une période antérieure, au milieu du XVIII^e siècle, John Baskerville était fabricant à Birmingham d’articles en laque ; mais, peu après 1750, il se lança dans l’imprimerie, confiant à sa femme la fabrication des laques. Elizabeth Strutt, que nous avons vue dans sa fonction de ménagère, jouait aussi un rôle actif dans les affaires de bonneterie de son époux⁵³. De son côté, Anne Watt donnait de sages conseils à son époux sur des affaires compliquées, comme le montre une lettre de 1787⁵⁴. On sait aussi que la seconde femme du cotonnier Jacob Bright fut pour lui, au début de leur mariage (célébré en 1809), « une assistante très efficace... en matière de comptabilité »⁵⁵. Quant au papetier John Dickinson, il avait une haute opinion des capacités de sa femme (mentionnée plus haut) et il la prit comme confidente ; elle l’aidait en particulier pour la comptabilité. Quand il se rendait à Londres pour la journée (il était installé en Hertfordshire), son épouse faisait la tournée des deux moulins à papier, pour vérifier que tout allait bien⁵⁶. C’était à ses quatre filles (âgées en 1814 de 15 à 23 ans) que George Courtauld I faisait appel, de temps en temps, pour surveiller les enfants qui travaillaient dans son moulin à soie de Braintree, en Essex⁵⁷.

Un autre cas, antérieur, mais curieux, est celui d’Elizabeth (Betsy) Beecroft (1748-1812) : son mari, George, était fermier et négociant en beurre. En 1779, il s’associa avec les frères John et Thomas Butler, pour louer – sur les instances de sa femme – la forge de Kirkstall (Yorkshire). Pendant la première année, Betsy dirigea seule la forge, George se consacrant à sa ferme. Ensuite, John Butler joua un rôle croissant, mais Betsy resta active. En 1785, Butler prit la direction, mais il demanda à sa belle-sœur – il avait épousé une sœur de Beecroft – de continuer à l’aider pour la comptabilité, ce qu’elle fit jusqu’en 1805⁵⁸. Par ailleurs, l’épouse du premier Sir Robert Peel fut longtemps la secrétaire de son mari, dont elle écrivait une grande partie de la correspondance, car son écriture était illisible ; elle était aussi une conseillère appréciée⁵⁹.

52 J. Thomas, *The Rise*, p. 16-17.

53 R. S. Fitton et A.P. Wadsworth, *The Strutts...*, p. 111.

54 J. R. Harris, *The Copper King. A biography of Thomas Williams of Llanidan*, Liverpool, 1964, p. 84, n. 6.

55 *Fortunes made in Business*, vol. II, p. 194.

56 J. Evans, *The Endless...*, p. 17.

57 D. C. Coleman, *Courtaulds*, vol. I, p. 43.

58 R. Butler, *The History of Kirkstall Forge through Seven Centuries*, York, 1954 (2^e édit.), p. 22-23, 27-28.

59 S. Smiles, *Self-Help*, p. 48.

Malgré tout, les cas de ce genre semblent peu nombreux, et le rôle des épouses resta en général subordonné. De plus, seul un petit nombre de veuves devint chef d'entreprise. Le cas le plus célèbre – mais très particulier – fut celui de Lady Charlotte Guest (1812-1895), dont le mariage et la progéniture ont déjà été évoqués. Fille d'un comte, mais orpheline et sans fortune, elle se maria « en dessous de sa condition », en 1833, avec un grand maître de forges du sud du Pays de Galles, Josiah J. Guest, maître de la grande usine de Dowlais, qui était de 27 ans plus âgé. Elle fut sa collaboratrice et sa secrétaire. Elle tenait les livres de comptes, écrivait des lettres, en faisait des copies, les classait, tirait des chèques. Parfois, elle était chargée d'une négociation. En 1839, un bureau lui fut réservé dans les nouveaux locaux que la Cie de Dowlais avait à Londres pour la vente de son fer. Il est vrai que, sur décision de Sir John (fait baronnet en 1838), Lady Charlotte cessa ses fonctions de secrétaire en 1840, mais à partir de 1846, Guest tomba sérieusement malade (de la maladie de la pierre) et il dut faire appel à nouveau à sa femme. En fait, la direction effective de l'entreprise passa progressivement aux mains de Lady Charlotte, qui à la fin de 1851 se trouvait *in control*. Sir John mourut en 1852 ; il avait prévu que ses cinq fils hériteraient de ses usines, mais ils étaient mineurs, si bien que sa veuve reçut la curatelle de sa fortune, assistée de deux autres exécuteurs testamentaires. Le rôle de chef d'entreprise, que Lady Charlotte exerçait officieusement depuis quelque temps, devenait officiel. Elle y avait été préparée par un apprentissage de près de 20 ans, et elle remplit avec énergie et compétence la mission qui lui était confiée. Elle réalisa notamment un programme d'investissements massif, pour moderniser et développer l'usine ; et, malgré sa sympathie pour ses ouvriers, elle brisa une grève de mineurs en 1853. Mais son travail la lassait, et surtout elle s'était éprise du précepteur de son fils aîné, Charles Schreiber, *fellow* de Trinity College, Cambridge, de 14 ans son cadet ; elle l'épousa en 1855 et se retira définitivement des affaires. Ce fut donc pendant quelques années seulement qu'elle fut chef d'entreprise, et d'une très grande entreprise, ce qui était tout à fait exceptionnel en ce milieu du XIX^e siècle⁶⁰.

À un niveau bien plus modeste, on citera le cas d'Hanna Marsh, veuve d'un coutelier de Sheffield, qui mourut à 43 ans en 1780 ; elle dirigea l'entreprise, jusqu'à ce que son fils, James, puisse la prendre en mains. Plus tard, le constructeur de machines, William Fenton, ordonna, à sa mort, en 1839, que sa veuve, alors âgée de 64 ans, continuât son affaire, jusqu'à la majorité de leur petit-fils⁶¹.

60 François Crouzet, « Aristocrate... », p. 169-179.

61 S. Pollard, *Three Centuries of Sheffield Steel. The Story of a Family Business*, Sheffield, 1954, p. 2-11 ; Trevor Turner, *History of Fenton Murray and Wood*, Manchester, 1966 (thèse de mastère), p. 10-11.

Un autre cas remarquable est celui des *Darby Wives*. En raison des disparitions prématurées des hommes de la famille, notamment d'Abraham III Darby († 1789), Samuel Darby († 1796), Richard Dearman († 1803 ; parent par alliance, mais *manager* de 1792 à 1803), les femmes détenaient une partie importante du capital de la Coalbrookdale Cy. D'après Raistrick, après la mort de Samuel, la Cie fut dirigée par sa veuve, Deborah, sa sœur non mariée, Sarah, et Rebecca, veuve d'Abraham III, avec l'aide de R. Dearman et William Reynolds, en attendant la majorité de leurs fils. Ces femmes formaient un trio remarquable : ardentes quakeresses (Deborah prêchait beaucoup), mais aussi femmes d'affaires très capables⁶².

On vient de parler de veuves, mais il ne faut pas oublier les veufs... Certains de nos industriels le furent précocement, leur épouse étant morte en couches. Curieusement, il s'agit de deuxièmes épouses. Charles Roe, fondateur de cuivre, se remaria en 1752 ; sa seconde femme lui donna 3 filles et 5 fils, de février 1753 à juillet 1763, mais mourut un mois après son dernier accouchement⁶³. Le grand brasseur Samuel Whitbread avait fait en 1769 un brillant second mariage avec la fille d'un comte, Lady Mary Cornwallis, mais elle mourut en couches en 1776.

En tout cas, sur un échantillon de 62 personnages, nous connaissons 16 cas de remariage, et 4 autres de nos industriels se marièrent 3 fois⁶⁴. Quant aux délais entre le premier mariage et le second, la plupart sont courts – ce qui est conforme aux habitudes – 3 ans, ou moins, mais quelques-uns atteignent 9 et 10 ans.

Avec qui se remarièrent nos personnages ? Avec des veuves, dans plusieurs cas. Abraham Darby II se remaria en 1745 avec la veuve du prêcheur quaker, John Sinclair⁶⁵. W. Williams, qui était associé dans une fonderie de cuivre avec George Peel, frère du premier baronet, épousa la veuve de ce dernier, après qu'il eut disparu en 1810. Il y a aussi des remariages avec des parents – Henry Hollins I se remaria avec la nièce de sa défunte épouse⁶⁶ –, ou une parente d'un associé : Archibald Buchanan se remaria en 1810 avec la sœur de Mrs. Finlay, épouse de K. Finlay, son *senior partner*⁶⁷. Il y a aussi des remariages, par des hommes âgés, avec leur gouvernante ou intendante : veuf en 1774, Jedediah Strutt se remaria

62 A. Raistrick, *Dynasty*, p. 3, 222-24.

63 W. H. Chaloner, « Charles Roe of Macclesfield (1715-81) : An Eighteenth Century Industrialist », *Transactions of the Lancashire and Cheshire Antiquarian Society*, vol. LXIII (1952-53), p. 78-85. Roe se remaria une seconde fois, en 1766, avec une femme plus jeune de 20 ans.

64 Cela donne un pourcentage élevé, par rapport à la moyenne nationale : voir E. A. Wrigley et R. S. Schofield, *The Population History of England. 1541-1871. A Reconstruction*, Londres, 1981, p. 258-259.

65 A. Raistrick, *Dynasty*, p. 73.

66 S. Pigott, *Hollins. A Study of Industry. 1784-1949*, Nottingham, 1949, p. 46.

67 *James Finlay and Company*, p. 63.

en 1781 ou 1782, à l'âge de 56 ans, avec sa gouvernante, ce qui fut mal vu par sa famille ; de même, Jacob Bright, filateur de coton, se remaria pour la seconde fois, à l'âge de 70 ans, avec sa gouvernante⁶⁸.

Un problème tout différent, qui doit être mentionné, est celui de la « fidélité » des époux, et des relations extra-conjugales que les industriels ont pu avoir. Mais on peut seulement citer quelques anecdotes. Deux célèbres maîtres de forges du XVIII^e siècle se firent connaître par leur peu de respect pour la moralité conventionnelle – qui d'ailleurs n'était pas aussi dominante et stricte qu'à l'époque victorienne.

Anthony Bacon avait eu un fils légitime, qui mourut jeune (1770), mais il laissa 5 enfants naturels, 4 fils et 1 fille, de sa maîtresse, Mary Bushby. À sa mort, en 1786, il les reconnut dans son testament et distribua entre eux ses usines et autres biens. Il laissait £ 1 000 à sa maîtresse et £ 50 par an et par enfant, tant qu'ils vivraient avec elle. Mais il laissait une pension de £ 700 par an à son épouse légitime, qui était toujours vivante⁶⁹.

402

Quant à John Wilkinson, il se maria deux fois, mais n'eut qu'une fille légitime, laquelle mourut jeune. Dans ses dernières années, il eut trois enfants, d'une domestique, Ann Lewis, le dernier étant engendré quand il avait 77 ans. En 1804, lors d'un repas chez un propriétaire de mines, Ann Lewis « faillit mourir d'indigestion pour s'être empiffrée de saumon. Le vieux Shylock et elle se retirèrent et après avoir été étendue quelques heures sur un lit, elle revint parfaitement rétablie ». Avant sa mort, en 1818, Wilkinson fit déclarer légitimes ses 3 enfants, mais il en résulta un procès en Chancellerie intenté par le neveu du maître de forges, qui avait espéré hériter⁷⁰.

Plus tard, on accusa les industriels de rapports condamnables avec leurs ouvrières. Un pamphlet anonyme de 1792 condamnait la conduite des fabricants de Birmingham : si une fille se trouvait *in trouble* (c'est-à-dire était enceinte), on donnait quelques guinées à un ouvrier pour qu'il assume la responsabilité⁷¹. Mais ce sont les usines de coton qui furent considérées comme des sentines de tous les vices. En 1828, le militant radical Francis Place raconta au saint-simonien Gustave d'Eichthal qu'un jeune homme de Londres de sa connaissance, était allé récemment rendre visite à des amis qui étaient industriels en Lancashire. Alors qu'ils visitaient les ateliers, « l'un de ses amis lui demanda avec laquelle des ouvrières il aimerait coucher. Le jeune londonien pensa d'abord que son

68 R. S. Fitton et A. P. Wadsworth, *The Strutt*s, p. 163 ; *Fortunes made in Business*, vol. II, p. 197.

69 L. Namier, « Anthony Bacon, M. P., An Eighteenth Century Merchant », dans W. E. Minchinton (dir.), *Industrial South Wales. 1750-1914*, Londres, 1969, p. 97.

70 W. H. Chaloner, *People...*, p. 29 ; B. Trinder, *The Industrial Revolution in Shropshire*, Londres et Chichester, 1973, p. 205.

71 D. E. C. Eversley, « Industry and Trade, 1500-1800 », dans *A History of Warwickshire*, vol. VII, Londres, 1964, p. 111.

ami plaisantait, mais, sur l'insistance de celui-ci, il en montra une. "Annie, dit le patron, tu coucheras ce soir avec ce *gentleman*" "Je ne suis pas dans un état convenable pour cela" dit-elle. "Dans ce cas, va te laver et te rendre soignée" »⁷². Ces allégations furent repoussées, quelques années plus tard, par W. Cooke Taylor : « Les accusations de plaisirs illicites et de liaisons entre les filles de fabriques et leurs supérieurs sont apparues, après enquête, ne concerner que quelques cas... Tous les témoignages tendent à prouver que les accusations d'immoralité lancées contre les fabriques de coton sont des calomnies »⁷³. Soit.

On a rapporté aussi qu'un des Crawshay aurait « exercé le *droit de seigneur* » (sic, en français dans le texte) sur les femmes et les filles de ses ouvriers, si bien qu'il aurait eu au total 300 enfants illégitimes, dont les mères touchaient une pension au bureau de l'usine chaque semaine⁷⁴ !

Une dernière anecdote jette à nouveau la suspicion sur les maîtres de forges ! Ceux des Midlands avaient constitué une sorte de cartel, et depuis 1777, au moins, ils se réunissaient une fois par trimestre à Stourbridge, pour fixer les prix des principales qualités de fonte et de fer en barres. D'après l'un d'eux, Richard Reynolds, quaker très strict, il avait été exposé, lors de ces réunions, à de graves dangers, en raison de « la légèreté des conversations (pour parler dans les termes les plus modérés) », d'« excès d'intempérance » et de tendances à la débauche. Mais il avait su résister à la tentation⁷⁵.

On terminera par quelques mots sur la durée de la vie de « nos » industriels. L'échantillon utilisable – personnages pour lesquels des dates de naissance et de décès sont connues – est cette fois beaucoup plus nombreux que dans les cas précédents, et les données qui s'en dégagent sont présentées dans le tableau 4. On ajoutera que l'âge moyen du décès de nos 189 personnages fut de 72,7 ans. Curieusement, il y a des différences selon les professions exercées : les maîtres des forges seraient morts les plus jeunes, à 69,4 ans en moyenne (serait-ce à cause de la pollution ?). Les fabricants de papier auraient vécu le plus longtemps, jusqu'à 81 ans en moyenne (mais l'échantillon n'en compte que 6). Les industriels du coton, de la laine, de la mécanique (qui sont 101 au total) sont tout proches de la moyenne – en gros à 73 ans. Ajoutons qu'il n'y a qu'une différence infime entre les âges moyens au décès des hommes nés avant 1770 et de ceux venus au monde après cette date.

72 B. M. Ratcliffe et W. H. Chaloner, *A French Sociologist looks at Britain. Gustave d'Eichthal and British society in 1828*, Manchester, 1977, p. 48.

73 W. Cooke Taylor, *Notes on a Tour in the Manufacturing Districts of Lancashire*, Londres, 1841 (2^e édit.), p. 260-61.

74 *The Spectator*, 20 octobre 1976, p. 14.

75 B. Trinder, *The Industrial*, p. 202.

Tableau 4. Ages de décès d'un échantillon d'industriels

	Nombre de cas		% du total
en dessous de 41 ans	5		
41 – 50	6		
51 – 55	5	24	15,3
56 – 60	13		
61 – 65	20		
66 – 70	21	107	56,6
71 – 75	32		
76 – 80	34		
81 – 85	27		
86 – 90	20	53	28,0
au-dessus de 90	6		
Total	189		

404

En somme, les pionniers de la Révolution industrielle ont eu une longue vie, ce qui est confirmé par les cas de quelques personnages célèbres: W. Fairbairn mourut à 85 ans, James Watt à 83, M. Boulton à 81 ans, John Marshall, le premier Sir Robert Peel, J. Wilkinson à 80 ans, R. Owen à 79 ans, B. Gott à 78. En revanche, Josiah Wedgwood disparut à 65 ans, Richard Crawshay à 62, R. Arkwright à 60 ; quant aux trois Abraham Darby, le premier mourut à 39 ans, son fils à 52, son petit-fils à 39.

Les industriels ont donc, pour la plupart, bénéficié d'une espérance de vie nettement supérieure à celle de leurs contemporains, comme le notait L. Faucher en 1845⁷⁶. Pourtant, ils menaient une vie dure, avec de longues journées de travail, commençant de très bonne heure ; et ils vivaient souvent dans un environnement pollué, même si, au XIX^e siècle, beaucoup ont cessé d'avoir leur logement juste à côté de leur usine, pour s'installer dans des banlieues résidentielles, ou à la campagne. Le facteur essentiel est, bien entendu, qu'*ipso facto*, les personnages dont nous traitons avaient passé les périodes particulièrement dangereuses de l'enfance et de la jeunesse, et étaient probablement immunisés contre un certain nombre de maladies contagieuses. On peut supposer en outre, qu'ayant pris dès leur jeunesse des habitudes de frugalité – parce que leurs familles étaient soit pauvres, soit non-conformistes –, ils ne tombaient pas dans les excès de table, de boisson et autres, qui conduisaient à l'apoplexie précoce nombre de membres de l'aristocratie.

76 L. Faucher, *Études sur l'Angleterre*, Paris, 1845, 2 vol., vol. I, p. 300.

TABLE DES MATIÈRES

Pour Jean-Pierre Bardet Pierre Chaunu	7
Jean-Pierre Bardet et l'administration de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Christian Philip	11
Notre collègue et ami : Jean-Pierre Bardet Jean-Pierre Poussou	13
Jean-Pierre Bardet, directeur de thèse Fabrice Boudjaaba & Marion Trevisi	19
Les enquêtes de Démographie historique de Jean-Pierre Bardet Cyril Grange & Jacques Renard	23
Curriculum vitae.....	29
Bibliographie succincte.....	31
PREMIÈRE PARTIE	
DÉMOGRAPHIE ET DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE	
Trop de stratégie ? Transmission, démographie et migration dans la Normandie rurale du début du XIX ^e siècle (Bayeux, Domfront, Douvres, Livarot) Gérard Béaur	37
Les jumeaux : étude historique et démographique à partir d'un exemple régional (XVII ^e -XIX ^e siècles) Alain Bideau, Guy Brunet	55
Johann Peter Süssmilch et la naissance de la démographie en Prusse Dominique Bourel	67
Le nouvel avenir d'un ancien : le graphique triangulaire Philippe Cibois	73
Une crise démographique en Algérie au XIX ^e siècle Pierre Darmon	83
Matrones, chirurgiens et sages-femmes en lyonnais aux XVII ^e et XVIII ^e siècles Jean-Pierre Gutton	105

	Fécondité et mortalité des Indiens de Californie Steve Hackel.....	121
	La Famille en Pologne aux XVI ^e -XVIII ^e siècles. Essai de caractérisation des structures démographiques et sociales Césary Kuklo.....	137
	Morphologie des migrations au XX ^e siècle Hervé Le Bras	159
	Introduction à la Démographie Historique maltaise. Une vue générale des sources et des documents conservés dans les archives Simon Merciecca.....	183
	La minorité catholique dans la Rome protestante. Contribution à l'histoire démographique de Genève dans la première moitié du XIX ^e siècle Michel Oris & Olivier Perroux.....	201
1072	Impact de la mortalité sur la structure familiale. Exemple du sud de l'allier au XIX ^e siècle Daniel Paul.....	227
	La mesure de la mobilité géographique Jacques Renard	241
	La reconstitution des familles en Amérique latine David Robichaux.....	259
	Les délais de baptême dans une paroisse de l'Uzège au XVIII ^e siècle Marc Venard.....	279

DEUXIÈME PARTIE
FAMILLES, ENFANTS ET SOCIÉTÉ

	Les enfants de Port-Royal : le destin des enfants nés et abandonnés à la Maternité de Paris dans la première moitié du XIX ^e siècle Scarlett Beauvalet-Boutouyrie.....	291
	Une famille comme les autres ? Louis XIV et les siens Lucien Bély.....	309
	Les premiers enfants sauvages Yves-Marie Bercé.....	325
	La prénomination en Russie au XVIII ^e siècle Alain Blum, Irina Troitskaia & Alexandre Avdeev.....	337

Familles monoparentales et recomposées : veuvage et remariage au Creusot (1836-1866) Patrice Bourdelais & Michel Demonet	359
Une famille de maîtres de forges catholiques de la région lyonnaise : les Prénat (XIX ^e -XX ^e siècle) Serge Chassagne	369
La vie familiale des premiers industriels britanniques François Crouzet	385
Les filles uniques héritières Gérard Delille	405
Familles nombreuses et engagement religieux (XVII ^e -XVIII ^e siècles) Dominique Dinet	421
Hygiène, santé, mortalité dans les chantiers de jeunesse de la Seconde guerre mondiale Olivier Faron	433
Comment, en Europe, transmettre les biens de famille aux enfants ? Antoinette Fauve-Chamoux	445
1938. L'inceste et la guerre. Mariage entre alliés dans la ligne directe Jean-Marie Gouesse	457
La mobilisation symbolique de la parenté à travers le témoignage au mariage civil : Samois-sur-Seine (Seine-et-Marne) au XIX ^e siècle Vincent Gourdon	469
La photo de l'éclipse de 1912 – Itinéraires croisés de trois familles de la bourgeoisie juive parisienne : les Hadamard, les Bruhl et les Zadoc-Kahn Cyril Grange	497
L'hérédité dans les familles parlementaires comtoises, XVI ^e -XVII ^e siècles, et les baux à <i>custodi nos</i> , XVIII ^e siècle Maurice Gresset	543
L'école de l'Hôpital des Enfants malades sous la Monarchie de Juillet Muriel Jeorger	555
Écritures privées et démographie chez les marchands et notaires de Florence et Bologne, XV ^e siècle Christiane Klapisch-Zuber	569
Les enfants dévorés par les loups dans la France moderne (1590-1820) Jean-Marc Moriceau	585

« Tous parents ou presque », endogamie, parenté et alliances dans un village alpin : Sarreyer Alfred Perrenoud.....	595
L'histoire méconnue d'un couple royal Louis XVI et Marie-Antoinette Jean-Pierre Poussou.....	617
Familles et systèmes de parenté à Salvador de Bahia au XIX ^e siècle Katia de Queiros Mattoso.....	639
L'assistance aux enfants à Paris, XVI ^e -XVIII ^e siècles Isabelle Robin-Romero	651
Marion Trevisi	651
Le journal d'un père pendant la première guerre mondiale Catherine Rollet.....	683
« Père et mère honoreras » : quelques commentaires catholiques du quatrième commandement au XVI ^e siècle Alain Tallon.....	699
Ego-documents et réseaux familiaux : l'exemple de la famille Ricard sous le règne de Louis XV Agnès Walch.....	713

TROISIÈME PARTIE

COMPORTEMENTS

Deux regards catholiques sur les premières guerres de religion à Rouen Philip Benedict.....	729
Apprendre au large et entre soi : la formation des négociants rouennais autour de 1600 Jacques Bottin	741
La fieffe normande : cycle de vie et usages d'une spécificité du droit coutumier de la propriété à la fin de l'Ancien Régime Fabrice Boudjaaba.....	757
La question du millénarisme et « l'esprit du capitalisme » Denis Crouzet	777
La parole au villageois les apports imprévus d'un manuscrit Anne Fillon.....	807
Le philanthrope, la Vendée et la Révolution : Jean-Gabriel Gallot (1744-1794) Alain Gérard	815

Les sépultures des Valois et des Bourbons Pierre Gouhier	841
La création du premier hebdomadaire – 1605 Jean-Pierre Kintz	857
Éducation de prince sous Louis XIV le Grand dauphin François Lebrun	871
L'Espagne, les Espagnols et la Bretagne au XVI ^e siècle Jean-Paul Le Flem	879
Le servage, talon d'Achille de l'autocratie russe ? Un sujet à controverse dans les années 1740 à 1760 Francine-Dominique Liechtenhan	885
Parenté et mentalités d'après les sources criminelles Michel Nassiet	905
Une chasse aux faux-sorciers à la fin du règne de Louis XIV Claude Quétel	927
L'identité bourgeoise en milieu urbain à travers les demandes d'exemptions de la garde à Amiens au XVIII ^e siècle François-Joseph Ruggiu	985
La famille, la retraite et la magistrature française post-révolutionnaire David G. Troyansky	1011
La naissance de la « rude coutume » du bonnet vert à la fin du XVI ^e siècle Denise Turrel	1023
Le marché des exploitations agricoles ou la mécanique socio-démographique à la campagne aux XVI ^e et XVII ^e siècles : le cas polonais Andrzej Wyczanski	1037
La valeur du travail sous l'Ancien Régime. Coutumes et pratique Anne Zink	1043
Un audit rétrospectif : l'analyse du budget des galères de France entre 1669 et 1716 André Zysberg	1063
Table des matières	1071

